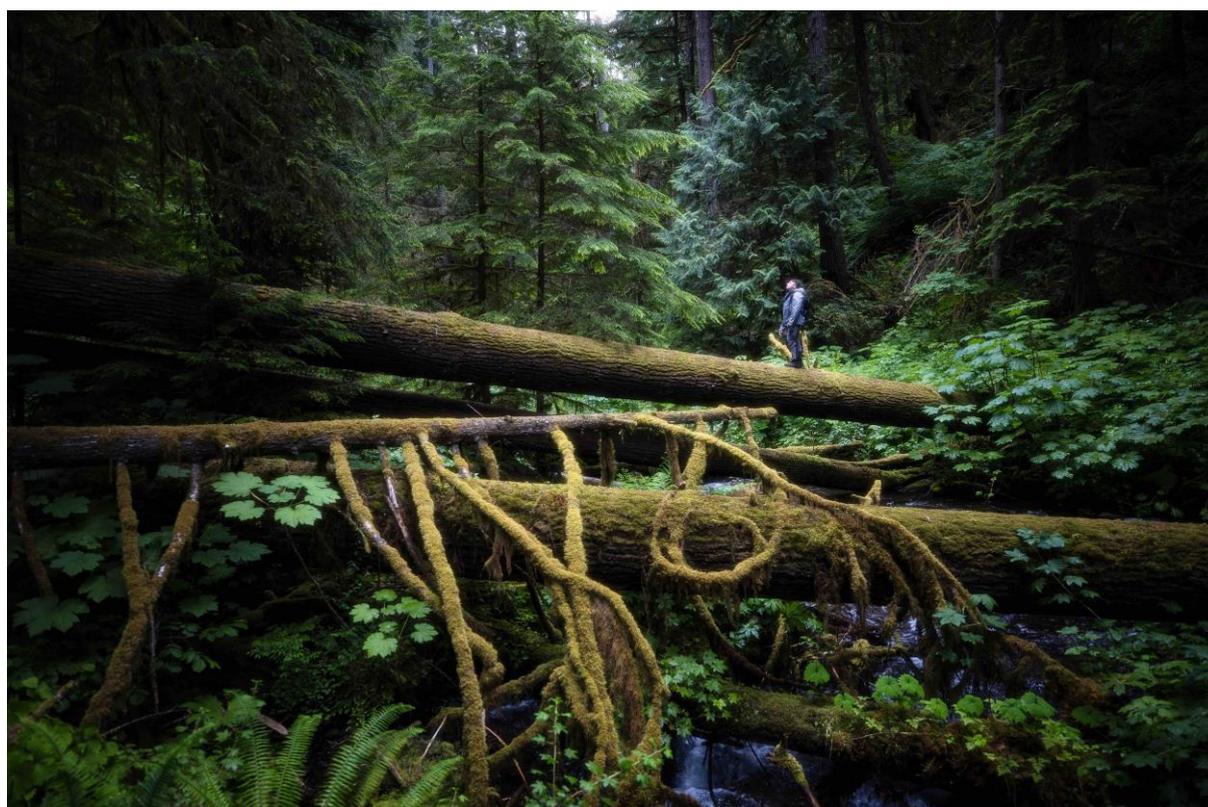


Du *Naturien* à l'Internet des arbres

Une conférence du duo de médiation culturelle numérique des Bibliothèques municipales de la Ville de Genève, septembre 2019

1^e partie



Bonsoir.

Nous sommes
le 16 avril
dans l'arrière-salle d'un marchand de vin,
sur les coteaux de Montmartre,
9^e arrondissement de Paris,
rue Blanche,
un mardi soir,
en 1895.



Nous sommes là parce qu'un dénommé
Émile Gravelle
a fait circuler un appel pour nous réunir.

L'appel s'adressait
– je cite –
à

«tous ceux qu'intéresse le retour à l'état de nature».

Je dis «je cite»,
mais ce ne sont peut-être pas les mots exacts
d'Émile Gravelle.
Ce sont
en réalité
les mots d'un rapport
de la Direction générale des recherches
de la préfecture de police de Paris
(DGR).

La police sait que nous sommes là
parce qu'il y a
parmi nous
des informateurs
ou des informatrices.

Il y en a même une quantité déconcertante.

Aussi peu nombreuses et nombreux que nous soyons,
la police dispose parmi nous
de quatre sources d'informations régulières
et de quatre sources d'informations irrégulières.

Ça fait beaucoup,
surtout si l'on considère la taille de notre groupe.
Nous sommes 15 ce soir
chez ce marchand de vin
de la rue Blanche
et au fil des mois,
pendant nos réunions hebdomadaires,
nous serons entre 15
et 8.

«Tous ceux qu'intéresse le retour à l'état de nature»,
ça ne fait apparemment pas grand monde
en ce mois d'avril 1895.

Et pourtant,
regardez,
le retour à l'état de nature
tel qu'Émile Gravelle le montrait l'année dernière,
c'est-à-dire en 1894,
dans le premier numéro d'un journal
qu'il avait écrit et dessiné tout seul
et qu'il avait appelé
L'État naturel et la part du prolétaire dans la civilisation.
Ce retour à l'état de nature,
tel que le dessinait Émile Gravelle,
disais-je,
était fait pour faire envie.



LE REPAS. — Cuissons d'animaux rôtis gibier, volailles et tous les fruits de la saison. — Avec les groseilles, les merises, les pommes, les poires et les grains de genièvre et d'anis broyés et macérés dans leurs poteries grossières, les primitifs se composaient des boissons fermentées qui n'avaient rien de commun avec celles qui sont débitées de nos jours dans le commerce.

Voici

«Le repas».

Je lis :

«Cuissons d'animaux rôtis, gibier, volailles et tous les fruits de la saison. Avec les groseilles, les merises [c'est-à-dire les fruits du merisier, qui est un cerisier sauvage], les pommes, les poires et les grains de genièvre et d'anis broyés et macérés dans leurs poteries grossières, les primitifs se composaient des boissons fermentées qui n'avaient rien de commun avec celles qui sont débitées de nos jours dans le commerce.»



Voici

«Les divertissements».

Je lis :

«Les divertissements – Après la chasse, les occupations de nos ancêtres étaient toutes d'agrément. – Les uns se livraient aux exercices de force et d'adresse, au chant, à la danse: les autres aux industries naïves de cete époque: confection d'armes, poteries, voire même du modelage; et pourquoi pas! Le sentiment artistique, (l'éloquence, le goût de la musique, des images) étant une émanation purement naturelle et nullement une résultante de l'éducation. À noter aussi cette particularité qui a son importance: La durée moyenne de la vie sous le régime naturel, était de 120 ans.»

Et voici



l'expression de ce «sentiment artistique»
dont parle Émile Gravelle.

Bon.

Prenons un peu de recul
sur 2 points.

Le premier,





c'est Montmartre,
qui,
en cette fin de siècle,
avec ses moulins, son maquis, ses champs
est encore un îlot de nature en bordure du tissu urbain,
une zone de lisière entre ville et campagne,
habitée non pas par un peuple ouvrier
mais par une population artisanale,
cordonnière,

chapelière,
tailleuse sur pierre,
tapissière,
menuisière,
parfois marginale,
vagabonde,
estampeuse,
comme on dit alors,
c'est-à-dire qui vit
de menues escroqueries.

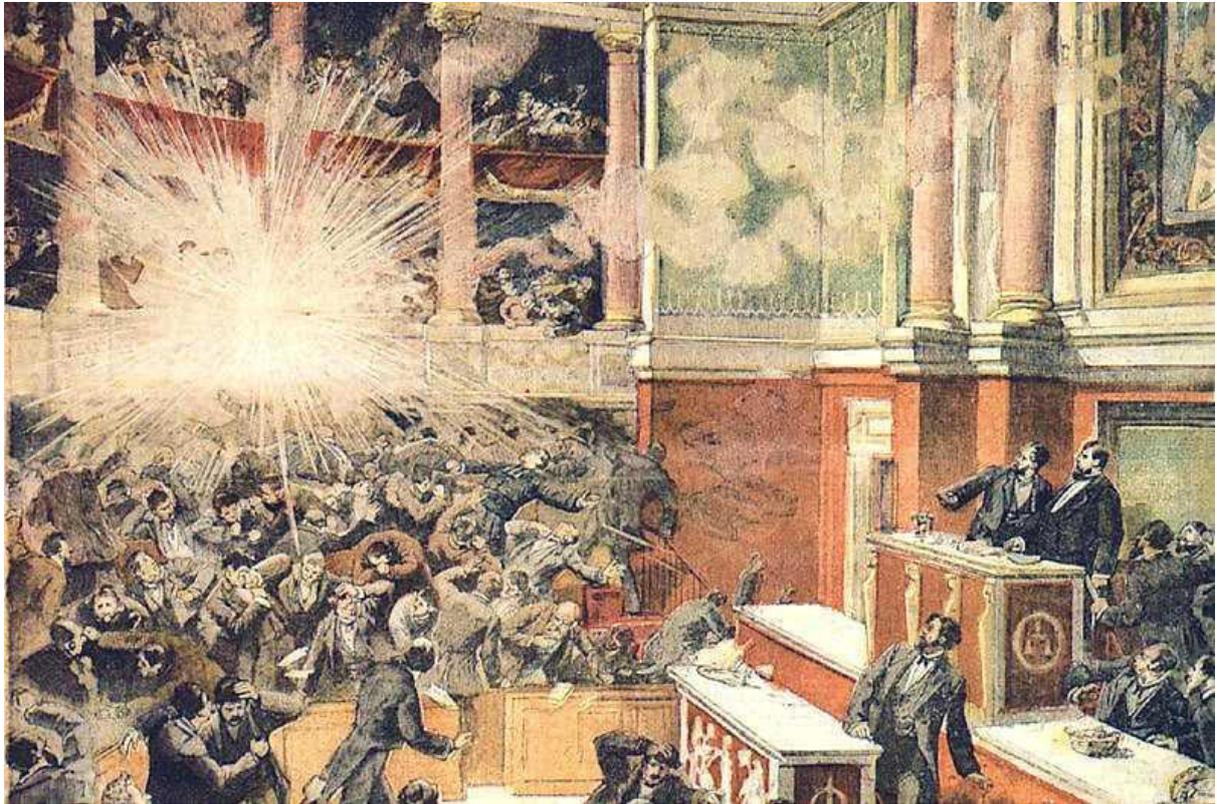
Deuxième point,
la police.



Si la police s'intéresse à nous
et à nos réunions,
c'est parce que nous sommes
a priori
des anarchistes.

En tout cas,
l'appel de Gravelle
a été diffusé dans la presse anarchiste.

Or le mouvement anarchiste,
ou libertaire,
en ce mois d'avril 1895,
est fatigué.



Il y a eu
au cours des dernières années,
entre 1892 et 1894,
la brève époque de ce qu'on a appelé
la «propagande par le fait»,
pendant laquelle il s'agissait de réveiller
l'envie
supposé naturelle
du peuple
de se soulever.
Et pour réveiller cette envie,
il s'agissait de donner l'exemple.
Cette approche a donné lieu
à quelques attaques contre des choses
et parfois contre des gens,
comme le président de la République
Sadi Carnot,
poignardé l'année dernière,
en 1894.

Il y a eu aussi

parmi nous
un vaste fourmillement de ce qu'on appelle
des agents provocateurs,
c'est-à-dire des faux anarchistes
qui sont en réalité des hommes de la police
qui fomentent des anarchisteries
pour surveiller et punir les vrais anarchistes.

Il y a eu enfin ce qui passera à l'histoire
comme les «lois scélérates»,
destinées à réprimer
de façon brutale et expéditive
les anarchistes
en dehors des contraintes
que pose le cadre habituel de la loi.

Dans ce contexte,
d'où le mouvement anarchiste est ressorti laminé,
il ne reste plus grand chose à surveiller.
Plus grand chose
sauf nous,
réuni-e-s chez ce marchand de vin,
en ce mardi soir
de 1895.

C'est probablement ce qui explique
l'intensité de la surveillance
dont nous faisons l'objet,
alors que les rapports de cette même police
qui nous surveille
précisent que
– je cite –

***«la propagande qu'ils mènent est
plus extravagante que dangereuse».***

Autrement dit,
c'est super :
la police nous surveille sans même nous prendre au sérieux.

Voilà.
Nous sommes des extravagantes
et des extravagants.

Autour de nous
le monde change,
nos camarades sont en train de se rallier
à la cause du progrès.

À la fin de cette année 1895,

le 28 décembre,
un membre de notre groupe,
un dénommé Tortelier,
se lèvera pour déclarer que
la nature à laquelle nous voulons retourner,
c'est bien,
oui,
mais d'un autre côté,
dit-il,

**«plus il y aura de machines,
moins l'homme travaillera»,**

ce qui est encore mieux.



C'est également l'avis de Pierre Kropotkine,
scientifique anarchiste très influent,
qui a publié
en 1894
un livre intitulé *La conquête du pain*,
où il retourne pour ainsi dire sa veste
en se mettant à défendre l'idée d'un progrès
qui consiste à s'affranchir de la nature
et en exaltant le machinisme
comme l'instrument indispensable
de l'émancipation des travailleuses
et des travailleurs.

Cette idée selon laquelle
la libération de l'humanité
de tous les asservissements
passe par la mécanisation
devient ainsi l'idée d'à peu près tout le monde.

Tout le monde, sauf nous,
deux pelé-e-s trois tondu-e-s
qui sommes là en ce soir d'avril
en 1895
à rêver d'un retour à l'état de nature
et à se désigner,
après cette réunion qui donne naissance à notre groupe,
à se désigner,
donc,
avec un adjectif masculin
dont on pense encore qu'il englobe le féminin,
à se désigner,
donc,
par l'appellation de
Naturiens.

Mais en fait
qui sommes-nous?

Commençons par le plus facile:
les noms.

Il y a Henri Beaulieu,
pseudonyme de Henri Beylie,
ancien sous-officier de l'armée coloniale
dégradé pour révolte et protestation collective,
devenu employé de banque



Il y a Henri Zisly,
qui a créé,
lui aussi,
il y a deux ans,
un journal
qu'il écrit tout seul,
tant bien que mal,
appelé *Le Paria*.



Il y a Yvonne Guillemart
(dont nous n'avons pas de photo),
apprentie sage-femme, qui,
selon l'une des sources de la police,
**«vend quand elle le peut
des petits objets immoraux et repoussants
pour empêcher la repopulation»**,
c'est-à-dire des moyens contraceptifs.

Il y a Mathilde Tramelot, ou Trenuelot,
qui prendra contact avec notre groupe naturien
en novembre 1895
pour nous nous annoncer
qu'un groupe de naturiennes
va commencer à se réunir ces prochains jours
dans une salle du boulevard Saint-Michel.

Sachant que le fait que nous sommes des adeptes du naturianisme
et de l'anarchie
ne signifie pas
qu'il n'y a pas
parmi nous
un lot de *relous*,
sachant cela,
donc,
Mathilde s'empresse d'ajouter que
non,
les naturiennes
n'ont pas
l'intention
de pratiquer l'amour libre
même si Emile Gravelle les y encourage,
répondant
par exemple
à une participante qui lui demande
– je cite –

***«quel sera le rôle de la femme
chez les Naturiens»,***

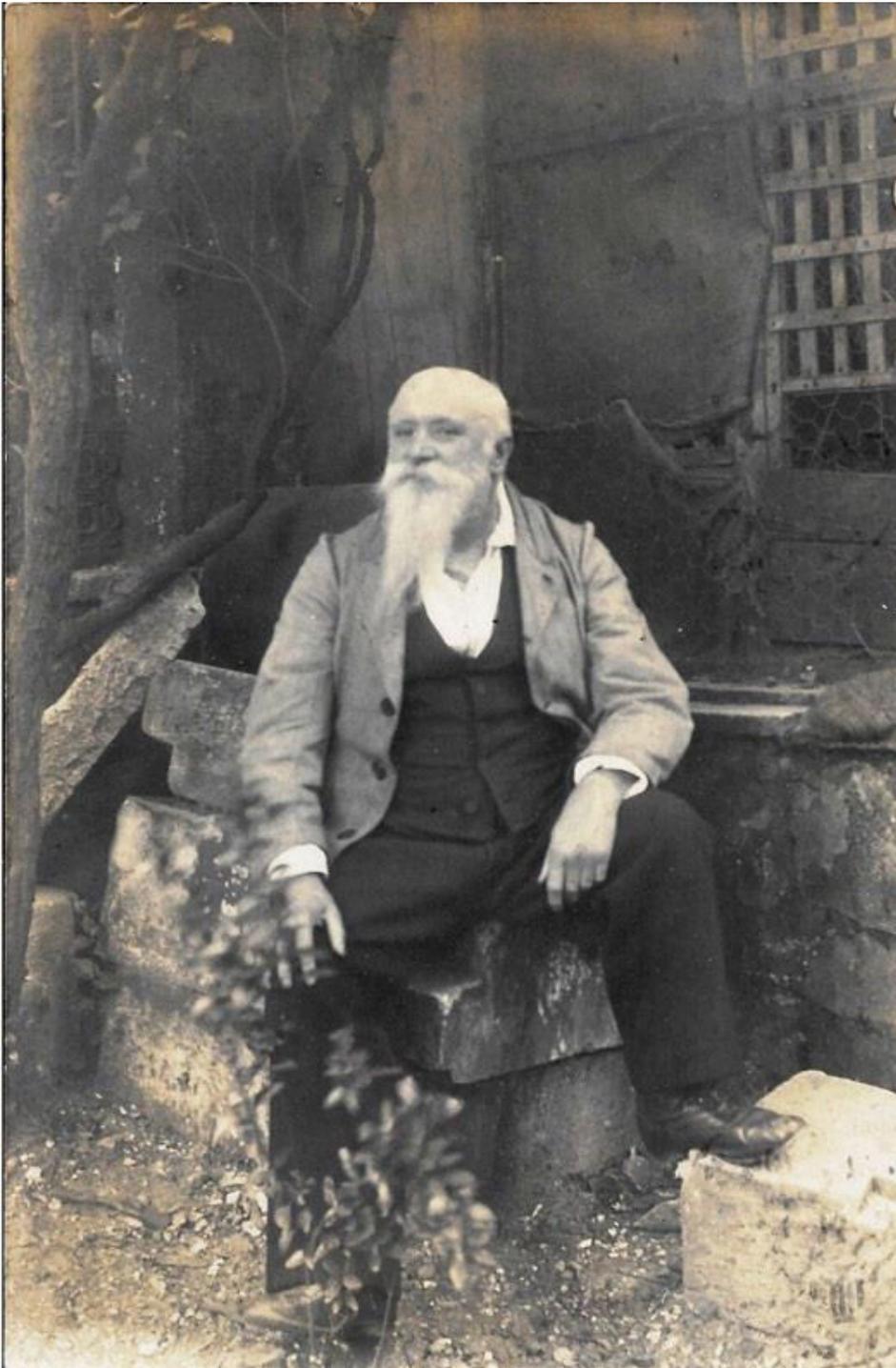
répondant,
donc,
que

***«l'union libre étant adoptée par eux dans la plus large acception du mot, la
femme sera libre d'aimer à sa guise plusieurs hommes dans la même journée».***

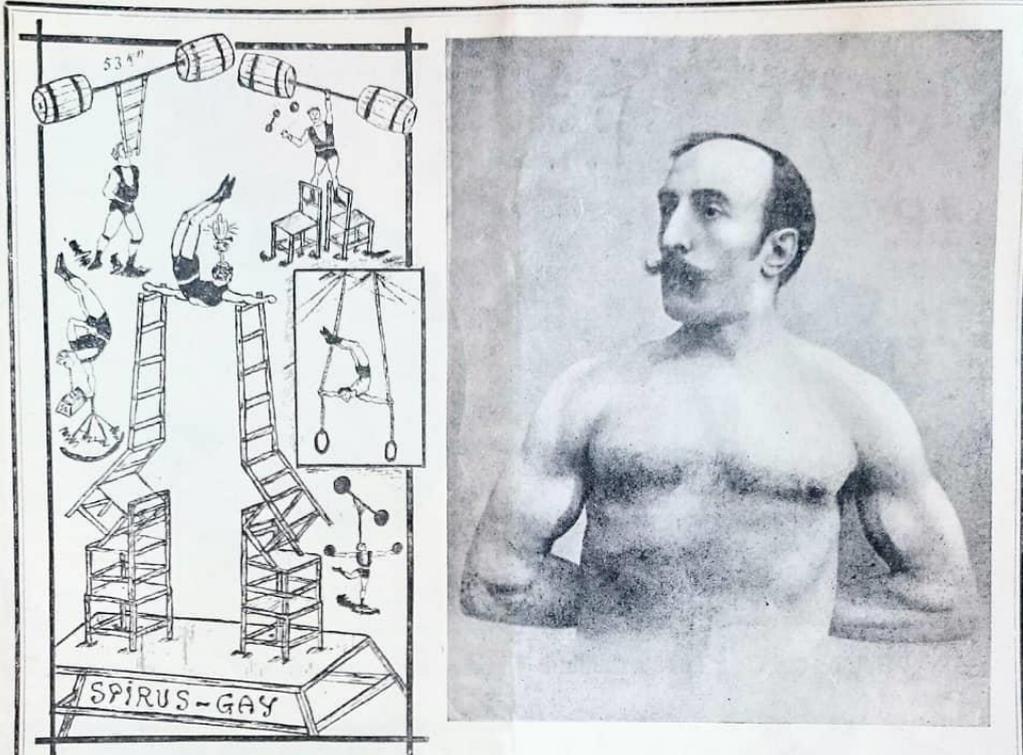
Il y a encore Léonie Fournival,
dite Rolande,
qui se fait passer pour une Anglaise,
pauvre sans ressources,
qui doit vivre de l'aumône de ses camarades,
mais qui connaît beaucoup de choses
sur les colonies anarchistes anglaises
et qui donne
aussi
des conférences sur la métempsychose
c'est-à-dire la réincarnation.

Il y a d'autres mecs,
Léo Brissac,
Honoré Bigot,
Alfred Marné,
Eugène Renard, dit Georges,
Rappelin,
Guillemart,
Noël Bertier,
Paul Pinet

le chansonnier Paul Paillette,

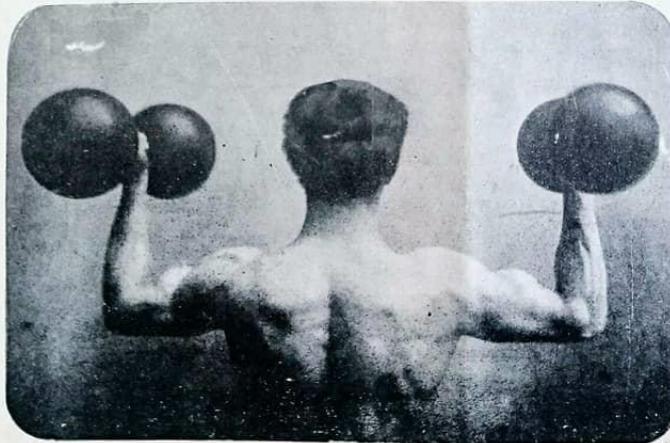


l'acrobate Spirus Gay



Professeur SPIRUS-GAY Athlète

Original Ambidextre
Acrobate, Equilibriste, Gymnaste, Jongleur, Prestidigitateur
Champion équilibriste du Monde, 1888



Inventeur de la Méthode rationnelle
d'Éducation cérébro-corporelle

Grands Succès, Étoile Paris :
*Hippodrome, Nouveau-Cirque,
Eden-Théâtre, Er-Alhambra,
Alcazar-d'Été, Folies-Bergères,
etc.*

Etranger : Espagne, Portugal,
Allemagne, Angleterre, etc.

Directeur-Fondateur du Végé-
tarium de Paris, Ecole d'hygiène
rationnelle de culture physique,
d'athlétisme et de sport défensifs.
10, Cité Riverin, Paris (X^e).

**Cours d'Assouplissement et
de Gymnastique respiratoire.**

Spécialement pour les Artistes :
*Leçons de contorsionnisme et
d'acrobatie, d'équilibre, de jon-
glerie et de prestidigitation.*

**MASSAGE MÉDICAL
Hydrothérapie**

le critique de théâtre Jules Bariol,
qui profite de ses connexions
dans le milieu du spectacle
pour organiser pour nous
des banquets naturiens
avec des chansonniers et des comédiens.

Ça, c'est nos noms.
Mais que sommes-nous?

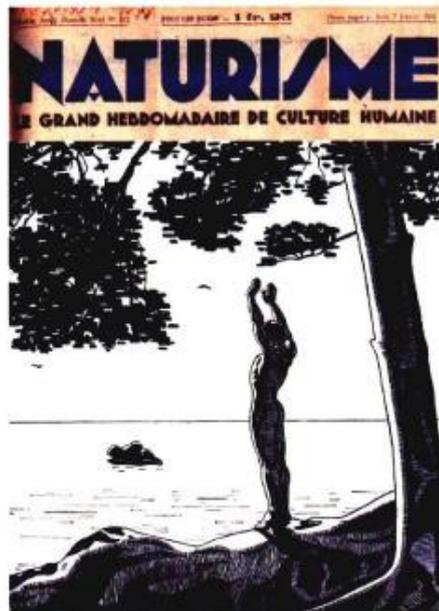
H I S T O I R E



Arnaud BAUBÉROT

Histoire du Naturisme

Le mythe du retour à la nature



Dans un futur assez lointain,
en 2004,
un historien français du nom d'Arnaud Baubérot
publiera une thèse de doctorat
intitulée
Histoire du naturisme. Le mythe du retour à la nature,
dans laquelle il livrera
une analyse sociologique

de notre groupe.

La répression policière du mouvement anarchiste,
dit-il,
mais aussi
les mutations socio-économiques en cours,
qui voient les grandes usines supplanter
massivement
les petites échoppes artisanales,
tout ça a poussé les anarchistes à abandonner
la «propagande par le fait»
et à adopter le syndicalisme
comme le nouveau chemin
vers la révolution.

Mais
en marge de ce nouveau courant majoritaire
anarcho-syndicaliste,
une nébuleuse minoritaire subsiste,
qui rejette les formes de discipline
qu'exige l'action collective
et qui
fondamentalement
ne croit pas que le peuple est prêt
ou qu'il sera prêt un jour
pour se soulever.
C'est de cette petite galaxie
en marge de la marge,
une galaxie que les spécialistes appellent
«anarchisme individualiste»,
c'est de là que surgit
notre mouvement naturien.

Nous sommes là,
donc,
une brochette de personnages improbables.

Mais au fait,
que voulons-nous?

Pour l'expliquer,
Émile Gravelle nous raconte une histoire.



Au commencement,
dit-il,
était une épaisse forêt de fougères colossales,
qui recouvrait toute la surface de la terre.



Au fil des saisons
et des millénaires,
les feuilles mortes de ces végétaux géants
ont formé
petit à petit
une couche d'humus
sur lequel a poussé une végétation
de plus petite taille
comestible pour nous,
l'espèce humaine,
et pour les autres animaux.

Au fil des saisons
et des millénaires,
les tiges de ces fougères géantes
se sont épaissies
petit à petit,
donnant naissance
aux arbres
que nous connaissons aujourd'hui.

Au fil du temps,
ces arbres ont quadrillé
de plus en plus densément
le sous-sol
avec leurs racines
entremêlées.

Ce réseau de racines
a formé une structure
qui retient l'humus,
c'est-à-dire la terre nourricière.

Lorsque la pluie tombe,
lorsque les orages lancent leurs rafales d'eau
et de vent,
lorsque la neige fond et ruisselle,
ce terreau fertile
est retenu en place par les racines
et continue à faire pousser
des choses à manger.

Jusqu'à ce qu'un terrible cataclisme
s'abatte sur cet environnement.



Cette catastrophe
qui détruit notre paradis terrestre,
c'est l'invention de l'agriculture.

La charrue s'enfonce dans le sol pour le remuer,
elle déchire le réseau de racines,
le humus se barre.

Selon les termes d'Émile Gravelle,

«Depuis 1'500 ans et même plus que la culture est pratiquée en Europe, le terrain naturellement fertile que nous avaient formé les forêts a disparu, nous en sommes arrivés à la croûte dure de la Terre et il est évident qu'une graine jetée et abandonnée sans soins sur ce terrain ne donne plus qu'un maigre produit; mais la faute en est aux hommes.»¹

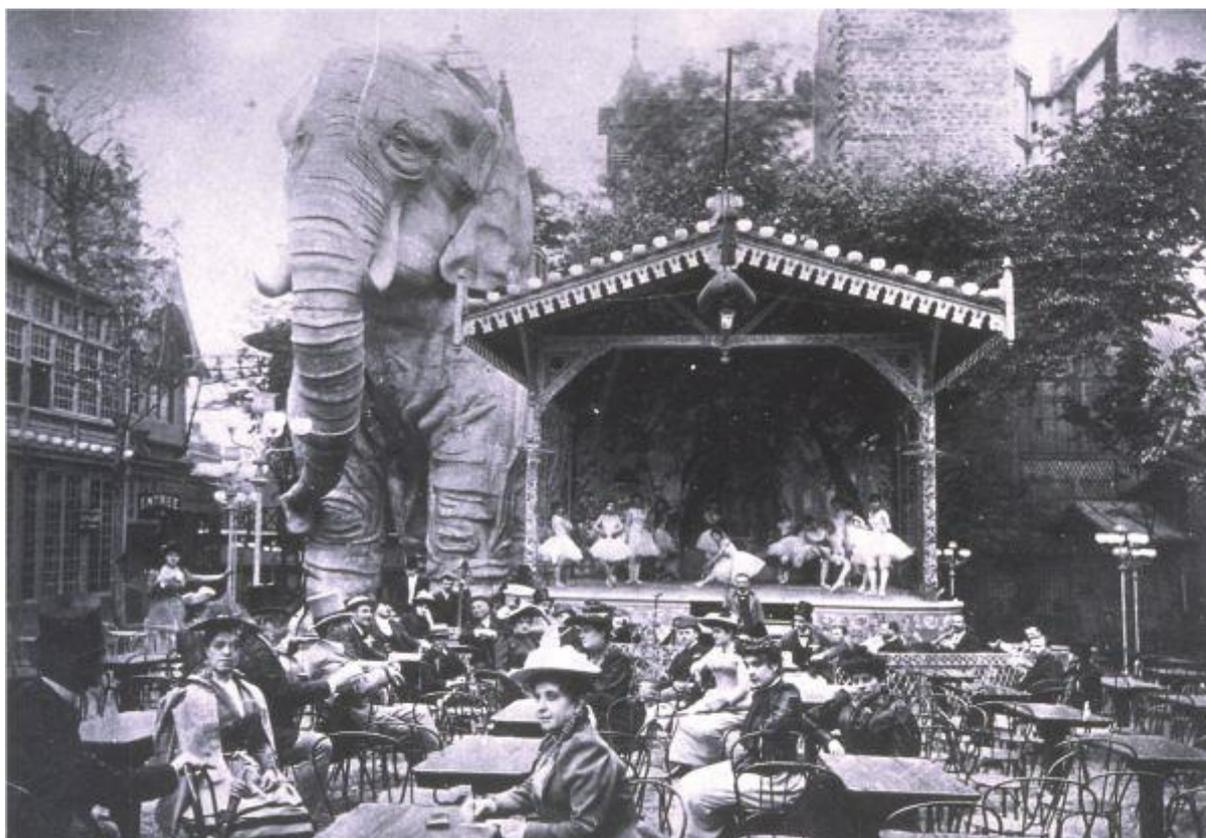
C'est ainsi qu'on quitte
ces temps primitifs
heureux et insoucians où nos ancêtres étaient,
écrit Gravelle,
des **«êtres beaux, sains et vigoureux»**
et qu'on devient
par la faute de la civilisation et du progrès
– je cite Gravelle –

«des anémiques, des phtisiques, des rachitiques, des estropiés et des amputés de toutes façons, sans compter les menues infirmités: la surdité, la cécité, la paralysie, la névrose, l'idiotie, l'imbécillité et la folie».

Que faire
face à tout ça?

Pour Émile Gravelle
et pour notre groupe naturien
c'est assez vite vu.
Il faut faire ce qu'on peut
pour balayer la civilisation
ou du moins espérer très fort
qu'elle se balaie d'elle-même.

¹ E. GRAVELLE, « La Formation de la terre végétale », La Nouvelle Humanité, mars-avril 1897



Comme le dit Émile Gravelle
dans l'une de nos réunions hebdomadaires,
celle du 22 mai 1895,
il faut
– je cite –

***«qu'une immense hécatombe réduise le nombre d'hommes en Europe,
paralyse toute industrie et permette à la terre de se recouvrir des vastes forêts
qui verdissaient le sol il y a quelques milliers d'années».***

Comme ça,
on reviendra à l'état originel,
idyllique,
une époque où,
écrit Gravelle,

***«les animaux de grande taille, tels que les buffles, les taureaux, les chevaux,
cerfs, etc., pullulaient, ainsi que les troupeaux de moutons, de sangliers, de
daims, de chèvres et le gibier représenté par les chevreuils, les lièvres et les
innombrables catégories de volatiles et de poissons. Avec les fruits de toutes
sortes, voilà pour la nourriture. Les cavernes, percées naturellement au flanc
des rocs, constituaient pour la nuit, un refuge présentant toutes les qualités
d'hygiène voulues: demi-jour favorable au repos, agréable fraîcheur l'été,
température tiède en hiver.»***

Ainsi, nos ancêtres

***«trouvaient dans la Nature, et cela gratuitement et en abondance, la
satisfaction de leurs besoins».***

Nous retrouverions ainsi,
nous aussi,
en nous débarrassant de la civilisation,
un état où,
selon les termes d'Henri Beaulieu
dans la réunion du 9 juillet 1895,

«on pourrait vivre des produits de la terre sans aucun travail»,

et où,
selon les termes d'Émile Gravelle,
dans la réunion du 30 juillet,
on

«se contenterait de jeter sur le sol toutes sortes de graines qui pousseraient à profusion et sans aucun labeur».

Et à celles et ceux qui pourraient craindre
que cet état de nature serait
un état primitif
dans le mauvais sens du terme,
c'est-à-dire fruste,
bas du front,
abrutit,
Gravelle répond que non
– je cite longuement –,

« (...) je ne vois pas que de respirer l'air pur et aromatisé des bois, de manger tous les jours du bétail et de la volaille, de se vêtir l'hiver de chaudes fourrures et l'été de fines peaux préparées et de coucher dans des cavernes à la température tiède pendant les froids, fraîche pendant les chaleurs (particularité naturelle qui se présente à l'inverse dans nos habitations civilisées), je ne vois pas, dis-je, que ces heureuses conditions puissent empêcher les hommes d'être intelligents, de penser et d'agir, aussi bien et même plus facilement qu'à présent; et que pour être musicien, modelleur ou poète, il faille aspirer l'atmosphère opaque de nos cités, absorber les étranges détritiques que sont nos aliments, confier la défense de notre corps à des tissus traîtres et félons et habiter les mesures que nos aimables propriétaires nous font payer comme du neuf.»

D'où vient cette idée?



Walden pond hut • title page illustration • 1882 edition

Elle est tellement enracinée,
tellement récurrente
qu'on dirait que l'évolution l'a gravée
un jour
quelque part
dans un circuit du cerveau
de notre espèce,
ou qu'elle est ancrée
dans cette mémoire sans souvenirs
de quand nous étions des nourrissons

et des nourrissonnes
et que tous nos besoins étaient comblés
par l'action aimante de créatures géantes.

En tout cas
cette idée d'un âge d'or perdu
auquel nous pourrions revenir
en sortant de la civilisation
et en retournant à l'état de nature,
cette idée s'exprime régulièrement,
bien avant notre groupe naturien,
de l'Antiquité gréco-romaine
au 19^e siècle de Henry David Thoreau
avec sa cabane dans les bois
au bord de l'étang de Walden
dans le Massachusetts,
en passant par le 18^e siècle de Jean-Jacques Rousseau,
et par le Moyen-Âge.



C'est d'ailleurs là,
à la fin du Moyen Âge,
que vit l'un des héros d'Émile Gravelle,
Hans Böhm,



dit le timbalier (c'est-à-dire le joueur de timbales)
de Niklashausen,
ou le joueur de flûte de Niklashausen,
berger et prophète,
«apôtre du retour à l'état naturel, qui vivait en Allemagne en 1476».
Hans Böhm prêche le retour
à ce qu'il appelle la «loi de la nature»,
pour des raisons
dans son cas
plus égalitaires
qu'environnementales

et il met en mouvement
paraît-il
70'000 pèlerines et pèlerins,
avant d'être jugé pour hérésie
et brûlé sur le bûcher.

Bon.
La première saison naturienne,
si l'on peut dire,
dure environ dix mois.

Une période d'hibernation progressive s'ensuit,
qui dure deux ans,
de mars 1896
à mars 1898.

En avril 1898,
le naturianisme ressort du bois,
si l'on ose dire,
avec un nouveau journal,
qui s'appelle
enfin
Le Naturien,

⇒ **La suite dans la partie 2**